

## Concours Science sociales\_2019

### Rapport du jury

#### Epreuve écrite : Anglais

##### Version

Une particularité de l'épreuve de version cette année est qu'elle comportait de nombreux segments au discours direct — les points saillants du discours de Jacinda Ardern, première ministre néo-zélandaise, dans le cadre de son intervention à l'Assemblée générale annuelle des Nations Unies, qui a résonné comme le contrepoint parfait du discours protectionniste réitéré de Donald Trump.

Le jury a été surpris de trouver un nombre important de contresens portant précisément sur ces passages de discours rapporté. Imaginons un interprète de conférence qui, ne sachant se dépêtrer des nombreux « option / opt out » présents dans ce passage, mettrait dans la bouche de Jacinda Ardern le contraire de ce qu'elle expose, comme trouvé souvent dans les copies (*pourquoi ne pas choisir d'agir*), en déformerait le sens au point d'ôter à son propos toute sa force rhétorique (*pourquoi devrions-nous choisir de ne pas agir*). Dans le cas présent, les conséquences diplomatiques, à l'échelle planétaire, d'une mauvaise traduction, seraient bien fâcheuses.

Or la simplicité apparente des propos cachait une proposition forte dont il fallait prendre la mesure, et dont il convenait de souligner la logique interne : si les effets du changement climatique sont inéluctables (*they don't have the option of opting out*), alors des mesures contraignantes devraient être adoptées pour lutter contre les causes de ce changement climatique (*why should we be able to opt out of taking action*). Analyse ô combien pertinente, dont la rigueur est mise en évidence par la répétition des termes mettant en miroir deux réalités géographiques différentes. Les deux écueils principaux empêchant de comprendre et de traduire de façon satisfaisante ces paroles rapportées étaient tout d'abord le calque sur le mot « *optional* », ce qui donnait un non-sens (\* « *notre action est optionnelle* » ? Non : nous avons le choix, ou pas, d'agir !) et la sous-traduction de « *out* » dans « *opt out* » : « *out* » étant le résultat de l'action, il doit être mis en valeur et non pas seulement traduit par une négation (\* « *choisir de ne pas* »), tandis que « *opt* » doit être rendu par comme étant le moyen par lequel l'action est rendue possible (par exemple « *faire le choix de se soustraire* », ou tout autre équivalent de sens avec accent sur « *out* »).

Le jury recommande non seulement de bien mémoriser et travailler les techniques de base de la traduction (ici, chassé-croisé, mais encore étoffement, transposition, modulation...) mais aussi de savoir les signifier clairement dans les choix opérés pour la traduction.

Le lexique a d'autre part souvent posé problème aux candidats : des mots tels *laughingstock*, *extolling*, *bewildered*, bien qu'assez courants, ont conduit à des traductions tortueuses. Ici, le jury tient à

souligner que le bon sens et la rigueur linguistique ont été pris en compte. Des aberrations telles que « Trump n'était pas un blagueur » ou pire, des barbarismes, un mauvais choix de registre, des calques tels que « Trump n'était pas un \*plaisantard / \*un bouffon / \*une boîte à blague » pour *laughingstock* sont lourdement sanctionnées.

A ce titre, il est à noter que d'une seule mauvaise interprétation lexicale plusieurs mauvais choix peuvent découler, et une analyse insuffisante de la polysémie d'un seul terme peut être préjudiciable à la compréhension de tout un paragraphe. Ainsi, pour comprendre le sens global du début de la version, il était nécessaire de s'attacher à bien cerner le sens du mot central « *revelation* » : non, Trump ne peut pas être ou ne pas être une « révélation ». En revanche, puisque c'est la seconde fois qu'il apparaît à la tribune de l'ONU (et non pas des \*« NU », comme trouvé trop souvent ; en revanche le terme « onusien » a été bonifié), il ne crée pas la surprise, et les chefs d'État (les *world leaders* ne sont ni des \*chefs mondiaux ni des \*leaders du monde, et le jury tient à souligner que Jacinda Ardern ne peut en aucun cas être une \*nouvelle leadeuse, une \*gouvernante ou une \*meneuse) qui l'entourent ont pris la mesure du personnage et de la politique qu'il conduit. D'où, l'idée que, contrairement à la première fois, il ne prête pas à rire et n'est plus un sujet de plaisanteries. La logique de la pensée est une fois de plus rigoureuse et exigeait un peu de bon sens pour que la traduction soit juste.

Concernant les difficultés lexicales, le jury a trouvé surprenant que la grande majorité des copies se soit fourvoyée sur le sens de la préposition « before » dans le segment « *before the bewildered international body* », préposition qui n'était bien évidemment pas une préposition de temps mais de lieu. D'ailleurs les locutions adverbiales furent également bien malmenées en français : « *at the bottom of the South Pacific* » rendu souvent par « au fond du Pacifique Sud », « en bas du sud du Pacifique », voire « au pied du sud du Pacifique », ou bien encore « au postérieur » du Pacifique, ce n'avait évidemment aucun sens. De même *in the face of* ne veut en aucun cas dire « en face de ». La précision lexicale est toujours de mise, surtout lorsqu'il s'agit de vocabulaire de base. Il était par exemple essentiel de ne pas confondre *hear* avec *listen* dans le 3ème paragraphe, ce genre de faute étant lourdement sanctionné.

Le texte source semblait malgré tout plus facilement abordable cette année que les années précédentes, aussi la rigueur idiomatique du texte cible a été déterminante pour l'appréciation des copies. Le jury a été sidéré de la méconnaissance grossière des expressions idiomatiques françaises courantes, et notamment des confusions portant sur les expressions ou mots proches lexicalement ou phonétiquement mais différentes sémantiquement. Parmi ces confusions et ces impropriétés les plus fréquentes on a pu trouver :

- *A mis en pagaille* pour *a mis la pagaille*
- *Élocution* pour *allocution*
- *Exulter* pour *exalter*

- *Remarquer pour faire remarquer*
- *Inactivité pour inaction*
- *Mettre l'emphase pour mettre l'accent*
- *Reporter pour rapporter*
- *Apparition pour apparence*
- *Avoir l'effet pour faire l'effet*
- *Ne pas être matière pour ne pas donner matière*
- *Selon ses dires pour elle a dit*
- *Raser de la carte pour rayer de la carte*
- *Une force sur laquelle compter pour avec laquelle compter*
- La confusion entre les expressions *baisser les bras* et *rendre les armes* qui a donné *baisser les armes*

Avec mention spéciale pour cette approche rigoureusement phonétique de l'exercice :

- *La montée des hauts pour la montée des eaux*
- *Si tenté pour si tant est*
- *Enfaites (sic) pour en fait*

Inquiétante également, la méconnaissance, constatée dans un très grand nombre de copies, des différentes acceptions du verbe « jouer » en fonction des prépositions et/ou du COI qui l'accompagnent : \**Jouer avec les règles* ne veut pas *dire jouer selon les règles*, de même qu'on ne peut pas \**jouer aux prédilections* mais plutôt aux cartes (*jouer avec, jouer à, jouer selon* ne sont pas équivalents, bien que présents dans un grand nombre d'expressions idiomatiques).

En revanche, d'autres passages ont été assez bien rendus, notamment l'idée que la Nouvelle-Zélande n'avait pas une mentalité insulaire malgré sa position géographique isolée.

L'articulation syntaxique des phrases anglaises, formées de segments dont certains étaient très longs, a posé problème à certains candidats. Par exemple, les Nations-Unies se sont adaptées à Trump et non l'inverse. De mauvaises analyses syntaxiques ont donné lieu à un nombre étonnant de contre-sens sur le segment « *a UN member state* », traduit plus d'une fois, en dépit du bon sens par \**un membre d'état*, quand il ne s'agissait pas tout bonnement de \**détruire le pays d'un membre des Nations Unies* ou bien même de \**détruire un membre du conseil de sécurité (?)*. Les mêmes erreurs d'analyse sur l'ordre des mots anglais ont pu donner des aberrations telles que \**le président américain de la réunion annuelle*, ou bien encore \**la nouvelle première ministre de Nouvelle-Zélande*.

La longueur de certaines phrases anglaises requérait de plus des candidats qu'ils soient particulièrement attentifs à ne pas opérer de rupture syntaxique en français ; de telles ruptures sont particulièrement discriminantes car elles témoignent soit d'une méconnaissance des règles de base de la langue, soit d'une certaine paresse intellectuelle. Un exemple de rupture syntaxique récurrent fut l'introduction d'une anacoluthie sur la première phrase *Trump stormed..., extolling* par exemple rendu par \*« l'année du bouleversement des Nations Unies par Trump, revendiquant le souveraineté nationale » où le bouleversement semble bien revendiquer la souveraineté nationale, ce qui est bien entendu considéré comme du charabia, l'une des fautes les plus lourdes en traduction...

Le jury insiste sur le fait que l'orthographe et la syntaxe doivent impérativement être vérifiées plusieurs fois en fin de traduction, lors de la relecture, ainsi que la concordance des temps, afin d'assurer la cohérence finale du texte cible.

Certains candidats, ayant pris le recul nécessaire face aux subtilités des langues ciblées, ont vu leurs propositions de traduction bonifiées, notamment dans le premier paragraphe (« Trump a fait souffler un vent de tempête sur les Nations Unies » / « menaçant de réduire à néant un État » / « Trump et sa manière déconcertante de conduire la politique étrangère »).

Une très grande disparité entre les copies a été constatée : l'apparente simplicité du texte anglais ne souffrait aucune imprécision dans la formulation en français. L'échelle de notes a été exploitée dans sa globalité, les résultats s'échelonnant de 0 à 20/20 pour cette partie de l'épreuve, avec une moyenne aux alentours de 10/20.

Le jury ajoute que le discours politique est généralement considéré comme un excellent outil permettant de percevoir les ressorts et les subtilités rhétoriques d'une langue : force est de constater que le discours de Jacinda Ardern, dont la prose cadencée et puissante a pu donner du fil à retordre à certains, en est une très bonne illustration.

### **Expression écrite**

Le jury rappelle que la question d'expression écrite découle du texte et doit donc se comprendre en relation avec celui-ci. Il faut aussi bien analyser le sens des mots employés – *matter* signifie « avoir de l'importance ». Ainsi la question posée invitait les candidats à s'interroger sur le rôle des États-Unis dans le monde, et la pertinence de celui-ci à l'heure où le président américain semble se désintéresser du rôle historique que les États-Unis ont joué au XXe siècle. Le monde a-t-il encore besoin de la suprématie américaine ?

Si la question a été globalement mieux comprise cette année, de nombreux candidats se sont contentés de décrire la puissance américaine (souvent dans ses aspects économiques et culturels plus que dans ses aspects géostratégiques), sans chercher à répondre à la question, question qui se pose avec encore plus d'acuité maintenant que la Chine ne fait pas mystère de son ambition de concurrencer les États-Unis. D'autres candidats se sont lancés dans des exposés historiques peu pertinents, visant à illustrer le rôle joué dans le monde par les États-Unis depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, sans le mettre en regard avec la politique étrangère actuelle de ce pays. Signalons enfin d'autres écueils dans lesquels certains candidats sont tombés – de l'anti-américanisme primaire, des remarques hors de propos sur la moralité du président américain (« *Trump is evil* ») des propos lénifiants sur la nécessité d'une égalité entre les nations, etc. Un grand nombre d'inexactitudes ont ainsi été relevées : Jair Bolsonaro n'est pas un « dictateur » - c'est le président élu du Brésil, OXFAM ne joue pas de rôle particulier dans la lutte contre la pauvreté aux États-Unis – c'est à l'origine une association caritative britannique (*Oxford Committee for Famine Relief*) dont le champ d'action est très large mais couvre surtout les pays en voie de développement.

Certains arguments et exemples manquaient également de pertinence : dire que *le chicken tikka massala* est devenu un plat traditionnel de la gastronomie britannique pour illustrer l'idée d'un monde multipolaire n'a non seulement aucun sens, mais n'a en plus aucune pertinence par rapport au sujet – les États-Unis. On peut également s'interroger lorsqu'on lit que la crise des *subprimes* montre que l'influence américaine diminue... Rappelons que cet épisode est à l'origine d'une crise économique à l'échelle mondiale.

A l'inverse, ont été valorisés les essais qui mettaient en avant les questions géostratégiques actuelles – la difficulté de l'Union européenne à jouer le rôle de contrepoids, les critiques répétées de D. Trump au sujet de l'OTAN, le retour de la Russie sur la scène internationale à travers le conflit syrien, le rôle joué par les États-Unis au Moyen-Orient, les ambitions chinoises (à travers notamment le *Belt and Road Initiative*,) etc.

Rappelons donc qu'il ne s'agit nullement de plaquer un cours, ni de faire une mini-dissertation de géopolitique, mais tout simplement de bien analyser l'intitulé de la question et d'y répondre de manière claire et structurée. Le jury déplore encore trop d'introductions longues, de développements confus, de conclusions répétitives. En 200 mots les candidats doivent viser la clarté et l'efficacité.

Cette épreuve reste avant tout une épreuve de langue, qui permet au jury de vérifier la capacité des candidats à s'exprimer clairement et dans un anglais globalement correct. Cette année encore le jury a lu trop d'erreurs sur les structures de base de l'anglais (*the US is, one of the + plural* mais *every + singular*), les modalités mal utilisées et formes modales mal construites (*\*it mights be difficult*), les déclencheurs de *present perfect* sans *present perfect*, la construction de la forme passive, le flottement

concernant les adjectifs possessifs (*he => \*its*). Les adjectifs sont invariables, les verbes doivent s'accorder au sujet, etc. L'expression écrite n'est pas un exercice de traduction, et il ne faut donc pas être tenté de traduire en anglais des formulations françaises abstraites, sous peine de ne pas être clair. Certaines erreurs de vocabulaire persistent (« *Trump doesn't care about \*ecology* »). Il faut également soigner l'orthographe (majuscules pour les mots de nationalité, *Iraq*), apprendre les sigles en anglais (*the IMF, NATO, the OECD, the USSR*, etc). Ne pas maîtriser la forme interrogative à ce stade est inadmissible (\* « *how important does it is ?* »)

Écrire dans un anglais correct ne suffit par ailleurs pas pour se démarquer, et on peut s'étonner qu'au terme de leur préparation les candidats ne soient pas capables d'utiliser des adjectifs plus précis que *good, bad, interesting, important* etc. La richesse lexicale et grammaticale est bien évidemment valorisée par le jury, qui n'a pas eu beaucoup d'occasions de le faire cette année. De nombreuses phrases sont extrêmement mal formulées et frisent le non-sens (« *The US is a country with a lot of actions known around the world* »), voire sont des non-sens (« *\*the US are a powerfull country from the north countries* »).

L'expression écrite comptant pour 30 % de la note globale, il apparaît peu judicieux de bâcler cet exercice qui permet par ailleurs au candidat de mettre en valeur les connaissances acquises pendant l'année, son travail personnel et son esprit critique. Le jury n'hésite pas à largement bonifier les essais qui font preuve d'une analyse pertinente sur le fond, et/ou ceux qui sont écrits dans une langue riche et élégante. Il n'est donc pas difficile d'obtenir une bonne note à cet exercice, pour peu que l'on se donne suffisamment de temps pour bien lire le sujet et que l'on se soit convenablement préparé tout au long de l'année.